



## RENCONTRE

PARCE QU'IL N'Y A PAS  
QU'É LA PROMO DANS LA VIE

PÉNÉTRER L'INTIMITÉ DE

# Joseph Dirand

**La nouvelle star de l'architecture d'intérieur a beau passer sa vie à travers le monde, multipliant les projets pour des boutiques de luxe, des hôtels et des résidences privées, c'est dans son appartement, truffé de design, qu'il puise son inspiration**

✎ DORANE VIGNANDO ✎ JULIA CHAMPEAU

Il pose sa canette de Coca sur sa table en polymiroir Ron Arad. Se lève de son canapé de style moderniste T. H. Robsjohn-Gibbings. Et allume une cigarette. La pluie tombe dru sur le boulevard Saint-Germain. Joseph Dirand a choisi de nous recevoir chez lui, au second étage d'un élégant hôtel particulier parisien du XVII<sup>e</sup> siècle, plutôt que dans son agence.

Dans son salon blanc, entre livres d'art et sono sculpturale, des toiles signées Sterling Ruby, Lawrence Carroll, Jacob Kassay et uniquement des meubles d'architectes : chaises Prouvé, fauteuils Pierre Jeanneret, tabouret Le Corbusier, céramiques André Borderie et Georges Jouve... « Je suis peu chez moi car je voyage tout le temps, mais les moments que je passe ici sont les plus importants de ma vie. Je dessine quasiment tous mes projets sur des rouleaux de calque dans mon salon », dit-il. Avec Get Lucky, de Daft Punk, en fond sonore.

En découvrant ce vaste appartement qu'il a entièrement refait, jusqu'à la cheminée en marbre, on comprend pourquoi les collectionneurs Chiara et Steve Rosenblum l'ont choisi, lui, en 2010, pour concevoir leur fondation d'art contemporain dans le 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Les trombes d'eau qui tambourinent sur ses fenêtres n'entachent pas sa bonne humeur. Joseph Dirand a le sourire : il vient d'apprendre qu'il sera bientôt nommé chevalier des Arts et des Lettres. « Je ne m'y attendais pas, mais je suis très fier. C'est une reconnaissance. » Dirand n'est pas Thomas Piketty : une légion d'honneur, estime-t-il, ça ne se refuse pas. Même quand on est un quadra portant barbe de trois jours, mèche rebelle et Stan Smith aux pieds.

Aussi à l'aise sous les ors de la République qu'à une soirée apéro-Spritz à Ibiza, il incarne cette nouvelle génération d'architectes, à la fois cool et intello, férue d'art, mais aussi de mode, de gastronomie et de musique électro. En quinze ans, Joseph Dirand s'est fait un nom qui se chuchote dans le tout New York-Londres-Tel Aviv-Miami. Ambassadeur du chic parisien, il séduit aussi bien les capitaines d'industrie que les collectionneurs et les griffes de luxe, pour qui il confectionne des espaces à plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de millions d'euros. Sa capacité à renouveler le style classique en le désenbourgeoisant d'un jet de lignes minimales et de touches sexy lui a valu une reconnaissance internationale. Jusqu'à faire la une du *T Magazine*, le supplément lifestyle du *New York Times*.

Fils d'une styliste et d'un photographe d'architecture, il a grandi à Paris « dans une maison ouverte, avec tous les soirs des dîners improvisés avec des amis de mes parents – peintres, céramistes, danseurs, architectes... ». Hommage à son père sans doute, il obtient à 23 ans son diplôme de l'école d'architecture de Paris-Belleville. Puis se lance seul, enchaînant les petits projets. Jusqu'au jour où un grand producteur américain lui confie la décoration de son appartement parisien, puis de son loft à New York. La reconnaissance française viendra plus tard. Notamment en 2010, lorsqu'il repense les salons de la boutique Balmain, rue François-I<sup>er</sup>, dans une écriture à la fois classique du XVIII<sup>e</sup> et moderniste.

Depuis, les grands noms du luxe se l'arrachent pour concevoir l'identité visuelle de leurs boutiques : Pucci à New York, Alexander Wang à Pékin, Balenciaga à Tokyo, Rick Owens à Londres... Mais pas seulement. Résidences privées, hôtels ou restaurants, Joseph est ultra-sollicité. Son ami Xavier Niel, patron de Free (et également actionnaire de *L'Obs*), lui a récemment demandé de réaménager l'intérieur de son hôtel particulier parisien. Tout comme les papes de la nuit parisienne, Gilles Malafosse et Laurent de Gourcuff, pour qui il a pensé Monsieur Bleu, la brasserie du Palais de Tokyo, et le Flandrin, le bistrot terrasse le plus sélect de l'Ouest parisien.

Il fait presque nuit et la pluie s'est enfin arrêtée. Assis sur le plan de travail tout en marbre de sa cuisine, « Jo » disserte sur les architectes qu'il admire : Carlo Scarpa, Oscar Niemeyer, John Lautner, « des génies qui ont créé un univers, mais sans chercher à épater la galerie ». Des modèles pour celui qui n'accepte que dix projets par an alors qu'on lui en propose 30 par mois : « Je cherche à faire de mieux en mieux. Il faut donc en faire de moins en moins », résume-t-il. Et l'importance de ses nouveaux chantiers l'impose. Comme celui sur lequel il planche actuellement à Miami : le mythique Surf Club Hotel, sur Collins Avenue. Si l'architecte Richard Meier a imaginé le nouveau bâtiment qui accueillera d'ici à la fin 2015 des appartements de luxe et un hôtel Four Seasons, Dirand est en charge de la décoration. À Miami toujours, il vient de dessiner sa première tour. Et mentionne « un énorme projet architectural à New York qui va changer ma vie ». Signe que l'intérieur ne suffit plus, il s'attaque désormais à l'extérieur et déjà, il y prend de la hauteur. ●

### UNE SUCCESS STORY EN SIX DATES- CLÉS

1999

Il sort diplômé de l'école d'architecture Paris-Belleville.

2006

Il assure sa première grande commande privée avec l'appartement d'un producteur américain, place de la Concorde.

2010

Il rafle le prix *Wallpaper\** du Best Design pour son hôtel Habitat au Mexique.

2013

Il est élu créateur de l'année au salon Maison & Objet.

2014

Il reçoit le *Wallpaper\** Design Award pour la brasserie Monsieur Bleu.

2015

Il aménage le mythique Surf Club de Miami.